

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE DU SUD

LETTRE DE M. COILLARD

Une nouvelle exploration

Manguato (Schoschong), 22 mai 1878.

Bien chers frères en Christ, amis des Missions,

Vous le voyez, notre dernière lueur d'espoir s'est évanouie ! Nous avons définitivement quitté le pays des Matébélés, et nous voici chez les Bamanguatos, à plusieurs centaines de milles au sud. Après l'orageuse conférence des chefs que je vous ai racontée, nos évangélistes, effrayés, et non sans raison, de l'attitude hostile des Matébélés, auraient voulu partir sans délai. Je crus qu'il valait mieux ne pas se presser, de peur de donner à notre départ l'apparence d'une fuite. Après avoir écrit au Lessouto, afin que les directions de nos frères et de leurs Eglises pussent nous arriver sans perte de temps, à Schoschong, nous allâmes visiter les stations de Shiloh et d'Inyati, ce qui nous prit trois semaines. Nous eûmes du plaisir à revoir chez eux M. et Madame Sykes et à faire la connaissance de leurs jeunes collaborateurs, M. et Madame

Elliot, récemment arrivés et tout pleins de fraîcheur et d'entrain. Comme ils doivent trouver de vieux Africains comme nous usés et routiniers ! Nous apprîmes aussi à connaître, à aimer et à estimer M. et Madame Thomas à Shiloh. Bien que leurs rapports avec la Société de Londres aient cessé, leur esprit missionnaire qui n'a rien perdu de son énergie, leur piété vivante et le grand intérêt qu'ils prennent à notre expédition nous ont rafraîchis et fortifiés. Nous passâmes près de quinze jours avec ces amis. Ils comblèrent nos gens de témoignages d'affection et de bontés. Au moment de notre départ, ils voulurent encore réunir tous les membres de la caravane à un repas commun ; puis, notre frère nous adressa de touchantes exhortations, implora sur nous la bénédiction du Seigneur, et nous remit à sa garde toute-puissante. Nos gens n'oublieront jamais Shiloh. C'est pour eux un point lumineux, le seul à vrai dire, dans leurs dures expériences du pays des Matébélés.

J'allai, selon l'étiquette, faire une dernière visite à Lo-Bengula. Ma présence le mit évidemment dans un grand embarras, et il trouva difficile de recevoir mes adieux de bonne grâce. Il se réfugia de nouveau dans des explications, dans des professions d'amitié personnelle ; il me pressa de m'établir dans son pays — sans les catéchistes bassoutos, bien entendu ; — il manifesta de l'humeur en apprenant que j'allais avec mes gens me reposer chez le chef des Bamanguatos ; il alla même jusqu'à m'offrir un passage à travers son propre pays et des guides pour me conduire chez Mozila, au delà de la rivière Sabi. Je lui dis que je réfléchirais sérieusement à tout ce qu'il m'avait dit, et je pris congé. Vous l'avouerez-je ? Je m'étais jusqu'alors bercé d'un vague espoir qu'au dernier moment le chemin des Banyaïs pouvait nous être encore ouvert. Il m'était évident maintenant que le Seigneur lui-même, pour des raisons que nous ne pouvons pas encore comprendre, avait signé notre feuille de route pour nous éloigner de notre champ de prédilection.

Il ne nous restait plus qu'à partir, et nous partîmes sans arrière-pensée, avec le sentiment d'en avoir rien négligé pour faire réussir notre mission, et forts de la conviction qu'en allant tout droit chez les Banyais nous n'avions pas fait fausse route, et qu'en quittant aujourd'hui le royaume de Lo-Bengula, nous suivions encore le chemin du devoir. — Oui ! mais ces contrées que nous quitions sont d'immenses catacombes qu'une grande tache noire peut seule représenter sur la carte de l'Afrique ; les souvenirs que nous en emportons nous serrent douloureusement le cœur et nous donnent le frisson. Qu'on ne l'oublie pas, là des populations nombreuses vivent dans une terreur incessante, et sont vouées sans merci au pillage et à la destruction. Le monde ignore tant de misères et de malheurs ; des cris étouffés nous poursuivent *nous*, et celui du Macédonien n'a jamais retenti plus fortement dans nos cœurs : « Passe vers nous et viens nous secourir. Mais la porte est fermée ! O Seigneur, Seigneur ! jusques à quand !..... »

Le caractère traître et cruel des Matébélés est connu. Mais non, il ne l'est pas. Les atrocités qui font leurs passe-temps et leurs délices défient toute description. Leur soif de rapine et de pillage ne respecte absolument personne. Chez eux, il n'y a ni foi ni loi. Le roi peut faire massacrer ses sujets sans distinction de rang, et il le fait sans remords ; mais il n'a pas le pouvoir de les gouverner. Voilà bien un pays où Satan a son trône !

Vous me demanderez quelle influence l'Évangile a eue jusqu'ici sur cette nation sauvage ? Hélas ! apparemment aucune ! Je l'avoue, c'est le problème le plus embarrassant des missions modernes. Depuis vingt années, les révérends Thomas et Sykes travaillent dans le pays ; M. John Moffat d'abord, puis M. Thomson d'Ujiji y ont consacré les prémices de leur ministère. Malgré tous ces efforts et ces sacrifices, pas d'école, pas d'Église, pas un seul converti, *pas un !.....* En vérité, je ne sais ce qui doit le plus étonner le monde

chrétien, ou de l'aridité de ce champ missionnaire, ou du courage et de la persévérance de ces nobles serviteurs de Christ qui depuis si longtemps le défrichent et l'ensemencent avec larmes ! Il y a là un certain nombre de marchands qui, à peu d'exceptions près, mènent une vie dissolue et donnent un démenti constant à la prédication de l'Évangile. Mais si l'on jette les yeux sur la carte, si l'on mesure l'espace qui s'étend du Limpopo au Zambèze, du Khalahari à la rivière Sabi, on est stupéfait de l'étendue de ce champ de travail ; et c'est la Société de Londres qui l'occupe seule. Dans cette immense région, et pour les centaines de milliers d'âmes qui y périssent elle a employé deux ouvriers ! Deux autres ont été retirés, après quelques années de séjour, pour des missions plus favorisées : deux autres viennent d'y être envoyés, donc quatre en tout. N'est-ce pas le cas de se demander : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? » La Mission chez les Matébélés est infructueuse ! Raison de plus pour la rendre populaire, c'est-à-dire pour la placer sur le cœur des enfants de Dieu et en même temps pour la soutenir et la renforcer ! La porte qui nous est fermée à nous pourrait s'entr'ouvrir pour la Société de Londres. Si donc nos revers pouvaient amener cette Société à faire plus d'efforts pour la Mission du pays des Matébélés, j'en bénirais Dieu de toute mon âme et je dirais que notre expédition n'a pas été sans fruit.

C'est au commencement d'avril que nous tournâmes décidément les timons de nos voitures vers le sud. Chaque étape nous éloignait du pays où nous avions voulu arborer le drapeau de l'Évangile. Tout était maintenant devenu difficile, nos gens étaient fatigués et découragés, et le voyage était des plus difficiles. Pour ajouter à nos tristesses, la fièvre se déclara parmi nous. Six de nos gens tombèrent malades à la fois. Nos wagons vous auraient rappelé vos ambulances d'Europe. Le nôtre avait deux patients pour qui nous renouvelions à chaque halte la couche de feuillage. C'est ainsi que lentement et péniblement nous arrivâmes à *Tati*. Plusieurs

fois j'avais cru que nous serions obligés de creuser une fosse pour l'un de nos malades, mon fidèle Bushman (de nom, mais pas de race). Il vivait pourtant ; mais il était si bas qu'à moins d'un miracle de la bonté de Dieu, il était perdu.

Nous restâmes quelques jours à Tati (1). Du reste, tout le monde semblait avoir besoin de repos. Un Boer revenait de la chasse, avec son wagon couvert de peaux d'animaux sauvages. J'achetai de lui, à bon compte, la chair de presque tout une girafe. Ce fut une agréable occupation pour notre monde de la faire sécher. Quant à moi, je profitai de ce répit pour explorer un peu les environs et les mines d'or.

M. Brown, un Anglais très-intelligent, me prêta un cheval et offrit de me servir de guide. Vous savez tout le bruit qu'ont fait, il y a quelques années, les mines d'or de Tati. Des centaines d'Européens y accoururent pour y tenter fortune, et l'on m'assure qu'un grand nombre de *cottages* garnissaient les pentes des collines et les bords de la rivière.

Je visitai avec grand intérêt les carrières et les puits profonds d'où l'on extrayait le quartz aurifère. Le filon qui à un certain endroit n'avait que 8 pouces d'épaisseur allait s'élargissant, et à certaines profondeurs devenait beaucoup plus riche. On n'avait pas encore pu trouver l'or en minerai, ce que les Anglais appellent *alluvial gold* ; c'était un désappointement qui fermait la porte à tous les mineurs qui, pour capital, n'avaient que leurs bras. Cependant on avait bon espoir. Le quartz extrait était charrié sur le bord de la rivière où une machine le broyait, et où il était ensuite soumis au procédé ordinaire du lavage. Maintenant tout est changé, la population a disparu. Les puits sont abandonnés, l'herbe et les buissons recouvrent les chemins, les maisons blanches ont été balayées, et les quelques magasins qui leur ont survécu sont en ruine ; la machine enfin, renversée par les torrents, à demi détruite par les natifs qui l'ont dépouil-

(1) Tati est à mi-chemin entre le 21° et le 22° degré de latitude sud, et sous le 25° degré de longitude est, méridien de Paris.

(Note des Réd.)

lée de son cuivre pour s'en faire des ornements, gît là, rongée par la rouille, presque enfouie dans le sable. Un procès de sir J. Swinburne avec la Compagnie dont il était le directeur a causé tout cela. — Des ruines sont toujours tristes. Mais pour le chrétien et pour le missionnaire, il y a quelque chose de tout particulièrement mélancolique dans l'abandon des mines de Tati. Nul ne peut dire ce que les mines de diamants ont fait pour ouvrir le centre de l'Afrique, et nul ne peut dire ce qu'eussent pu faire les mines de Tati, et celles de Walta, à trois cents milles au moins plus au nord, que Lo-Bengula avait permis à Baines d'exploiter. Quoi qu'il en soit, Dieu dirige tous les événements. Le flot de la civilisation s'avance lentement, mais sûrement, et avec une puissance que redoute Lo-Bengula, mais qu'il ne peut arrêter. Encore un peu de temps, et ce flot aura roulé ses ondes sur toute l'Afrique centrale et renversé tous les obstacles.

La curiosité nous porta aussi à visiter des ruines qu'on trouve presque partout dans ces parages. Celles-ci couronnent les collines voisines de Tati. Je partage l'opinion de ceux qui croient que ce sont les restes de forts portugais. Les murs, qui ont 4 pieds d'épaisseur à la base, sont bâtis à sec de pierres grossièrement équarries et réduites à la longueur d'une brique. A l'intérieur et à certaines hauteurs, des rangées de petites pierres sont disposées de façon à former des zigzags, et dénotent un goût qui m'empêche de les attribuer aux indigènes. Dans l'enceinte de ces murs, on voit encore les traces des fourneaux où l'on fondait le fer. Tout le pays environnant et une grande partie du pays des Matébélés est aurifère. On montre encore dans les environs de Tati des mines très-anciennes que le temps a plus ou moins comblées. Il paraît même qu'en creusant les puits que j'ai visités, on est tombé sur des galeries de date évidemment très-reculée. Tout cela soulève le plus captivant de tous les problèmes de cette mystérieuse Afrique : le problème ethnologique. Quelles sont les origines des grandes familles africaines?..... Plu-

sieurs l'ont abordé, mais personne ne l'a encore résolu d'une manière satisfaisante. Il serait autant présomptueux que prématuré de ma part d'exprimer une opinion. Ce qui me frappe en lisant les voyageurs modernes, c'est que les Banyais ou les Makhalakas font partie d'une immense famille dont les branches, sous différents noms, s'étendent jusque dans la région des grands lacs. Bien que leur langue présente quelque affinité avec le zoulou, leurs mœurs et leurs coutumes sembleraient plutôt les rapprocher des Béchuanas, mais sans les assimiler entièrement à eux.

Mais revenons à Tati et reprenons notre voyage. N'apercevant aucun changement dans l'état de mon pauvre garçon et craignant que celui des autres n'empirât, nous décidâmes de nous remettre en route. Nous traversions maintenant un pays sans eau. Donc pas moyen de s'arrêter. Il fallait, bon gré mal gré, voyager la nuit comme le jour. Dans ces forêts, par des chemins aux contours brusques, pour éviter de gros arbres, et faute de mains suffisantes pour conduire les voitures, nous eûmes plus d'un accident. C'étaient nos bâches de toile déchirées, des timons cassés, des caisses de dehors broyées, des roues enclavées dans des troncs d'arbre. C'est pourtant un sujet d'étonnement pour nous et de reconnaissance que nous ayons pu nous en tirer si facilement. Nous pensions arriver ici le samedi 27 avril, et pour cela nous avions fait une bonne marche de nuit, mais tout à coup, au milieu de la matinée, sur un beau chemin uni, une des roues de l'un de nos wagons s'affaissa et se brisa complètement. Devant ces rayons et ces débris épars, nous nous arrêtâmes d'abord ébahis. Si cet accident nous fût arrivé quelques jours plus tôt, qu'aurions-nous fait ? Nous avons donc, comme toujours, sujet de bénir le Seigneur. Deux des catéchistes durent rester avec la voiture. Nous leur laissâmes nos tonnelets remplis d'eau, notre provision du jour, et nous hâtâmes notre marche vers Manguato d'où nous pourrions leur envoyer du secours. On ne nous attendait que deux jours

plus tard. Le Révérend et Madame Hepburn (de la Société de Londres) et le chef Khama nous reçurent avec une cordialité qui nous mit d'emblée sur le pied de vieilles connaissances.

« Vous nous avez joué un tour, » disait notre frère Hepburn ; « savez-vous que le chef et moi avions fait le plan d'aller ensemble avec ses gens à votre rencontre ! » « Oh ! » répliqua plaisamment ma femme, « nos wagons avec leurs toiles en guenilles eussent fait trop laide figure pour une telle démonstration, et nous-mêmes où nous serions-nous cachés ! » Moi aussi je me demandais si une telle ovation ne nous eût pas donné le vertige. Le Seigneur fait bien toutes choses. Le lundi, une roue fut envoyée aux amis que nous avions laissés dans les champs, et, le soir, nous étions de nouveau tous réunis.

La tribu des Bamanguatos est gouvernée par un homme jeune encore, du nom de Khama (la gazelle). Par suite des guerres civiles qui ont souvent désolé ce pays, la population de Schoschong, qui pouvait s'élever à 30,000 âmes, n'en compte plus aujourd'hui, m'assure-t-on, que de 15 à 20,000. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on y voit fort peu de vieillards. Ceux que la guerre et les épidémies ont épargnés ont émigré avec de vieux chefs rivaux, Sékomi et Macheng. Mais la jeunesse est toute dévouée à son chef, et ce n'est pas étonnant, car elle a trouvé en lui un protecteur et un père. L'an passé, régnait une terrible famine, des gens mouraient de faim ; on organisa des souscriptions. Khama, outre sa quote-part, — ainsi l'assurent les marchands eux-mêmes, bien renseignés en cette matière, — distribua en plumes d'autruches et en ivoire une valeur d'environ 3,000 livres sterling. Cette année, il y a abondance ; selon la coutume, chacun apporte à son chef une corbeille de blé, les prémices de la moisson. Dans une assemblée de la tribu, je fus touché d'entendre Khama remercier ses sujets et diriger leurs pensées vers Dieu. « Mes amis, » leur disait-il, « ce blé n'est pas le blé de Khama, ce n'est pas le blé du missionnaire non plus ; non, c'est le blé de Jésus, de ce Roi des rois qui, cette année,

nous a donné des pluies et une saison fertile. » Ce blé vendu à l'enchère sous ses yeux, à 44 francs le sac, a produit une somme de plus de 2,000 francs, qui a été consacrée tout entière à l'érection d'un temple. Et notez que, quelque temps auparavant, Khama a donné de sa poche de 6 à 700 francs. Un chrétien qui sait donner est un chrétien qui sait et qui sent combien il a reçu.

La population européenne, plus ou moins flottante, de l'endroit compte une trentaine d'habitants à résidence fixe. Eux aussi respectent le pouvoir de Khama. Dès son avènement, il promulgua une loi contre le débit des boissons spiritueuses. Certains marchands prétextèrent leur consommation personnelle, firent fi de la loi et se livrèrent à toutes sortes d'abus. Le chef se donna la peine de les avertir lui-même, tant en particulier qu'en public. Un beau jour, à bout de patience, il manda tous les Européens auprès de lui, et, dans un discours plein d'une noble fermeté qu'aucun n'oubliera, leur rappela ses lois, tança vertement leurs orgies, puis condamna les ivrognes les plus notoires et les plus récalcitrants à quitter son pays dans les vingt-quatre heures, d'autres à payer de fortes amendes, et enfin défendit à tous, sous peine d'expulsion, l'introduction de liqueurs alcooliques, même pour leur consommation personnelle. « Je désire vivre en bons termes avec vous, dit-il, mais je suis maître chez moi, et si vous ne pouvez vous conduire en hommes et respecter mes lois, il vous faut partir. »

Voilà donc une communauté entière transformée comme par magie, et pour ainsi dire malgré elle, en une société d'abstinence totale. Personne n'en est fâché ; tout le monde s'en trouve bien. Du reste, Khama est juste, aimable, obligeant avec tous. Aussi, lorsque les ivrognes qu'il avait expulsés cherchèrent à se venger en le calomniant, tous les résidents de Schoschong en furent si honteux et si indignés qu'ils firent publier, dans les journaux de la colonie du Cap, deux lettres (à l'insu de Khama, bien entendu), pour réfuter ces odieuses

calomnies et venger le noble caractère de ce chef chrétien.

Manguato est l'entrepôt du commerce qui se fait au pays des Matébélés, au Zambèze et au lac Ngami. Les marchands ont calculé que l'an passé il est passé entre leurs mains plus de 75,000 kilos d'ivoire, soit les défenses de plus de 12,000 éléphants. A ce taux, on peut, sans être prophète, prédire la destruction prochaine de ces animaux. On comprend que, dans une communauté où de si grands intérêts sont en cause, il y ait quelquefois des complications commerciales plus ou moins graves. Lorsque cela arrive, tous les Européens, sous la présidence du missionnaire, se constituent en cour d'équité, et leurs décisions, avec la sanction du chef, ont force de loi.

M. et Madame Hepburn, Ecossais au cœur chaud, ont succédé à M. et Madame Mackenzie, appelés à la direction de l'institution Moffat à Kuruman. Nos amis ont été bénis dans leur œuvre. Il y a six mois, ils revenaient du lac Ngami où ils étaient allés fonder une nouvelle mission, comme la nôtre, et installer deux évangélistes chez Morèmi, le fils de Letsulathèbe. Pendant leur absence, c'est Khama surtout qui a évangélisé ses gens. L'Esprit du Seigneur a soufflé sur les os desséchés et ils commencent à se remuer. Rien de plus beau que de voir, le dimanche, ces foules compactes d'hommes et de femmes venir aux services, tous habillés et un grand nombre fort bien. Quand verra-t-on chose pareille chez les Matébélés?

M. Hepburn et le chef Khama voulurent avoir sur semaine une réunion missionnaire, toute spéciale, où nous donnerions des détails sur notre expédition. On était au milieu de la moisson : cependant, au jour fixé, dès les huit heures du matin, s'était réunie en plein air une assemblée qu'on a évaluée à 5,000 personnes.

Je laissai la parole à nos évangélistes, qui parlèrent tous d'une manière intéressante, chacun selon la tournure de son esprit. L'assemblée était suspendue à leurs lèvres. Je ne

parlai que pour faire l'histoire de notre expédition, et pour donner une idée d'ensemble en comblant les lacunes. M. Hepburn nous adressa de bonnes paroles de bienvenue et d'encouragement. Mais j'aurais voulu que vous entendissiez Khama, dans un discours calme, mais plein de force, plaider la cause de la vérité auprès des païens, et celle du devoir missionnaire auprès des chrétiens ! C'est une chose étrange que, tandis que de tous les dialectes du séchuana qui nous sont connus, celui des Batlapis est celui qui s'éloigne le plus du sessouto, le sémanguato est celui qui s'en rapproche le plus. C'est presque du sessouto. On m'assure que tout le monde me comprend très-bien, quoique je sois un étranger. Je vous laisse à penser si nos gens sont heureux, ils se sentent chez eux, *at home*.

Après avoir joui pendant huit à dix jours de l'hospitalité de nos dévoués amis Hepburn, nous nous sommes installés dans la maison de M. Mackenzie, et nos gens dans les chambres qu'occupaient autrefois ses élèves. Nos évangélistes soupiraient après un peu de vie de famille. La vie publique et commune que nous avons menée pendant treize mois leur était devenue aussi pénible qu'à nous. A Manguato, ils voulaient, coûte que coûte, se faire illusion et se croire au Lessouto. Par raison d'économie, j'aurais voulu continuer à n'avoir qu'un seul feu et un pot commun ; mais, à part un seul, ils ne comprirent ou ne voulurent pas comprendre mes raisons, et j'ai dû céder. A vrai dire, je puis à peine leur en vouloir, bien que cela complique ma tâche et accroisse terriblement ma responsabilité. Puissent-ils, pauvres naufragés presque étonnés de se trouver encore en vie, puissent-ils se reposer, se refaire et gagner du courage avant d'être de nouveau lancés en pleine mer et d'affronter de nouveaux orages !

En arrivant ici, nous avons trouvé un gros paquet de lettres qui s'étaient accumulées à Valdézia et ailleurs. Je vous laisse à deviner avec quelles palpitations de cœur nous avons passé

la nuit à les lire. Somme toute, nous avons là encore mille sujets de bénir Dieu, et nous l'avons béni. — C'est chez les Matébélés que nous avons appris indirectement la mort de M. Arbousset. Voilà donc un géant de plus de tombé, ou plutôt un guerrier entré dans la gloire pour y recevoir la couronne de vie. L'Afrique a eu peu de missionnaires de cette trempe. Ce qui m'a extrêmement frappé chez M. Arbousset, c'est le courage et le sens avec lequel il savait saisir chaque occasion de jeter un grain de la bonne semence. Il y avait chez lui une fraîcheur étonnante, qui le rendait toujours égal à lui-même, soit qu'il parlât à un chef influent, soit qu'il s'adressât à des enfants. Comme homme, son caractère original est bien connu et on se racontera longtemps une foule d'histoires qui le mettent en relief. Quand je l'ai connu, il était tout aussi jeune de cœur qu'à l'âge de vingt ans, tout prêt encore à une course à cheval, comme à une discussion littéraire. On pourrait parler de l'étendue de son esprit, qui se mouvait avec aise dans le champ des missions de tous les pays, comme s'il était initié à tous les détails. Mais le trait de son caractère qui m'a fait la plus vive impression, c'est qu'il ne lui arrivait jamais de parler mal de qui que ce soit, ni jamais de s'offenser. J'aime à relever des traits qui sont si rares chez les enfants de Dieu. C'est une immortelle que je viens, bien qu'un peu tard, déposer sur son tombeau.

Les lettres du Comité nous ont fait du bien en nous assurant de la sympathie et des prières des amis de la mission. Un sujet de tristesse pour nous a été ce que vous nous dites du déficit qui pèse encore sur la Société. Un déficit de 60,000 francs, dites-vous ! J'en infère donc qu'il faut absolument viser à l'économie. Du Lessouto aussi, on nous dit qu'il y a famine ; nouvelle leçon d'économie. Cela m'a valu des nuits d'insomnie. Hélas ! nous sommes mal tombés pour l'économie. D'abord, nos gens sont fatigués, et je ne sais comment restreindre les dépenses. Il y a un an, la chose eût été plus facile. Et puis les denrées ici sont à des prix fabuleux. Ainsi la farine

non tamisée, et souvent avariée ou falsifiée, se vend 143 fr. 75 c. le sac ; le café, 3 fr. 40 c. la livre ; le sucre, 1 fr. 85 c. la livre ; les pommes de terre, les oignons, 87 fr. 50 c. le sac ; le sorgho, 62 fr. 50 c., une vache ordinaire représente la valeur de 250 francs. Et tout le reste en proportion. Les légumes sont un luxe dont nous pouvons nous dispenser ; mais on ne peut pas vivre sans pain. Nos voitures aussi, quoi que nous fassions, où que nous allions, doivent nécessairement être réparées. Tout cela, je le répète, me donne le cauchemar ; je me trouve entre l'enclume et le marteau. Je demande à Dieu sagesse et fidélité, afin que d'un côté notre caravane n'ait pas lieu de murmurer, et que de l'autre nous ne soyons pas une charge trop lourde pour les Églises. Mais nous demandons aussi à Dieu qu'il réveille parmi ses enfants cet esprit de sacrifice qui faisait dire à David : « Je n'offrirai point à Dieu des sacrifices qui ne me coûtent rien ! »

8 juin 1878. — Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai dû, moi aussi, payer mon tribut à la fièvre du pays. Je me sens bien secoué et bien faible. En jetant les yeux sur ces feuilles, je suis effrayé de la longueur de ma lettre. Il faut pourtant que je vous dise quelque chose de nos plans. Il vous souvient que nous n'avions que deux alternatives devant nous : aller chez Mozila, ou au Zambèze. C'est une question que nous avons pesée devant Dieu, et nous avons toujours attendu (jusqu'à ce moment, en vain) quelque lumière du Lessouto. Après mûres réflexions nous renoncâmes à aller chez Mozila, d'abord à cause du prétexte dont Lo-Bengula s'est servi pour expulser ignominieusement nos Bassoutos de son pays, ensuite à cause de l'ignorance où nous sommes de la nature des rapports politiques de Lo-Bengula avec Mozila ; enfin et surtout à cause de l'antipathie invétérée qui existe entre les Matébélés et les Bassoutos. Cette antipathie, je savais qu'elle existait, mais je n'avais aucune idée qu'elle fût si profonde (1).

(1) Les gens de Mozila sont aussi de la famille des Matébélés.

(Note des Réd.)

Nos regards se sont donc naturellement portés vers le Zambèze, et nos amis de Manguato, Khama et M. Hepburn, nous pressent d'aller dans cette direction. Si les Makololos n'existent plus comme tribu, leur influence, dit-on, a laissé ses empreintes. Les Barotsis, qui ont maintenant pris l'ascendant, ont adopté les manières de leurs anciens maîtres et parlent leur langue, c'est-à-dire le *sessouto*, ou du moins la comprennent (1). On m'assure que nous pourrions communiquer avec eux directement et sans interprète. Ce sont là des avantages qu'il serait difficile d'exagérer. Je n'ignore pas que la parenté des Bassoutos avec les Makololos risque de prévenir les Barotsis contre nos évangélistes. Mais les Barotsis ont vu Livingstone et ont entendu parler des missionnaires; si donc un missionnaire européen pouvait gagner leur confiance, la position de nos catéchistes indigènes s'établirait sans peine. Le voyage serait très-long, mais pas plus que pour aller d'ici chez les Banyais, et peut-être moins. Des Barotsis nous pourrions rayonner parmi les tribus voisines, tendre la main d'un côté à la mission du lac Ngami, et de l'autre, qui sait? pousser peut-être jusqu'au lac Benguéolo où Livingstone a terminé sa noble carrière.

La grande, grande objection que j'attends de votre part, c'est que tout ce pays-là est un pays de fièvre. Oui, en effet, c'est là un sérieux obstacle pour une société comme la nôtre, pauvre en ressources et pauvre en hommes. Le pays des Banyais est tout aussi malsain, et si la porte nous eût été ouverte nous n'aurions cependant pas hésité à y entrer. Nous y aurions cherché les sites les plus recommandables. Du reste, vous ne l'ignorez pas, la fièvre règne partout depuis le nord du Transvaal jusqu'au cœur de l'Afrique. C'est une question du plus au moins. Pendant longtemps, le pays des Bamanguatos a été si bien regardé comme un nid de fièvres, que les marchands n'osaient pas y passer plus d'une saison. Maintenant il y en a de vingt à trente en résidence permanente. Le

(1) Les Makololos sont des natifs du Lessouto qui émigrèrent vers le Nord quelque temps avant l'arrivée de nos missionnaires.

lac Ngami dépasse tout ce qu'on peut dire en fait d'insalubrité, et le désert affreux qu'il faut traverser pour s'y rendre est devenu tristement célèbre par les souffrances des Helmore en 1859, et cependant voilà une mission comme la nôtre qui s'y fonde sous la direction des missionnaires de la Société de Londres. Mais pardonnez ce plaidoyer, il est prématuré. *Notre but maintenant n'est pas d'aller fonder une mission, mais simplement d'explorer.* Nous partons en éclaireurs, et si Dieu nous ramène en santé, nous vous dirons ce que nous avons vu, et ce sera à vous de décider ce que nous pourrons faire. Quant aux ressources et quant aux hommes, manqueront-ils après toutes les bénédictions que Dieu a répandues sur vos Églises? Où sont les fruits de ces réunions de réveil et de consécration, dont les récits étaient si édifiants? N'est-ce pas se moquer du Sauveur que de lui offrir son cœur, et de se réserver à soi-même ses richesses, ses talents, sa santé, son corps, sa vie? Soyons *complets* dans notre renoncement et *vrais* dans notre profession. Mais ne l'oubliez pas, parents et jeunes gens : « Celui qui veut garder sa vie la perdra. »

Nous pensons partir dans quelques jours avec Asser, Azaele et Eleazar, mon conducteur. Nous laissons toutes les familles ici avec Aarone et Andream sous les soins de nos amis Hepburn. Le chef Khama nous prête son concours; il nous a procuré deux guides, et a envoyé des messagers au chef des Barotsis pour lui annoncer notre arrivée et nous recommander à ses soins.

Nous pouvons encore recevoir la poste avant de partir, mais il nous est impossible de tarder davantage, vu que la saison passe et que nous risquons de trouver toutes les mares d'eau desséchées. C'est un moment bien solennel pour nous, chers amis; nous ne pouvons, en nous regardant les uns les autres, nous empêcher de nous demander : « Qui de nous reviendra? » Nous entrevoyons des difficultés et des épreuves qui nous font trembler. Mais la sympathie et les prières des

Églises, le sentiment du devoir, et surtout l'approbation de notre divin Maître nous soutiendront comme par le passé.

Votre affectionné en Jésus,

F. COILLARD.

Nous n'analyserons pas les impressions que cette lettre est de nature à produire. On admire et on tremble, on s'incline devant une foi si ferme, un dévouement si complet, et l'on se demande, en même temps, si M. Coillard était réellement appelé à pousser ses explorations si loin et dans des régions si périlleuses. La Conférence et le Comité étaient d'avis qu'il se bornât *pour le présent* à chercher dans le Transvaal, près du Limpopo, un endroit où les catéchistes pussent se rendre utiles. On eût aimé le voir consacrer un certain temps à l'étude de ce plan provisoire. D'autre part, on ne peut se dissimuler que le poste qu'il eût pu choisir n'eût eu de valeur que comme point d'observation en vue de la reprise ultérieure du projet de mission chez les Banyais. Ce poste se fût en effet trouvé dans le champ de travail que nos frères de Berlin et ceux de la Mission vaudoise occupent déjà.

Evidemment, M. Coillard est persuadé que tout essai d'évangélisation chez les Banyais sera impossible aussi longtemps que ces malheureux seront sous l'abominable régime des Matébélés. Dieu ne permettra pas que ce régime se perpétue indéfiniment. Par suite de l'annexion du Transvaal, le gouvernement anglais va désormais avoir pour premiers voisins, sur sa limite septentrionale, ces mêmes Matébélés. Leurs expéditions spoliatrices, leur opposition à la liberté du commerce et à l'exploitation des mines d'or ne sauraient manquer d'attirer sur eux quelque catastrophe dont ils ne se relèveront plus; mais ce dénouement peut tarder assez longtemps encore, et l'on comprend que M. Coillard, voulant que d'une